





File 2. 15667

CONVENTION NATIONALE.

NOUVEAUX

DÉVELOPPEMENTS

Case
FRC
19401

SUR l'amélioration de l'Agriculture,
par l'Établissement de Maisons
d'Économie rurale ;

*Présentés par le citoyen GRÉGOIRE à la
Séance du 16 brumaire, l'an deuxième
de la République une et indivisible.*

IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

lps

Année économique 1801

1877

Jan 1st

to

Jan 31st

to

Feb 28th

to

Mar 31st

to

Apr 30th

to

May 31st

to

Jun 30th

to

Jul 31st

to

Aug 31st

N O U V E A U X
D É V E L O P P E M E N S

Sur l'amélioration de l'Agriculture, par l'établissement de Maisons d'économie rurale;

Présentés par le citoyen GRÉGOIRE à la séance du 16 brumaire, l'an deuxième de la République-une & indivisible.

C I T O Y E N S ,

La rareté des subsistances nous donne cette année une grande leçon : nous n'aurions pas éprouvé cet embarras, si l'ancien gouvernement avoit consacré à l'amélioration de l'agriculture une partie seulement des trésors qu'il

A

prodiguoit pour satisfaire des besoins de fantaisie. Comme rien n'est à négliger quand il s'agit de nourrir le peuple, & que le concours des petits moyens donne quelquefois de grands résultats, je demanderai s'il ne seroit pas prudent d'interdire l'usage des plantes céréales pour l'amidon & la poudre à cheveux, puisque plusieurs plantes bulbeuses pourroient les remplacer.

Peut-être seroit-il également sage de supprimer ou du moins de restreindre l'emploi des grains dans la confection de la biere. C'est ce que font quelquefois les Etats du Nord, qui n'ont pas comme nous l'avantage d'avoir des vins. Un septier (1) d'orge employé pour la biere ne donne pas un résultat nutritif aussi avantageux que s'il étoit converti en farine. D'ailleurs, il est connu que plusieurs substances pourroient être employées à préparer des boissons saines. Je ne vous présente ces vues que comme des doutes importans à éclaircir, & que vos réflexions convertiront peut-être en certitude.

Enfin, nous commençons à croire qu'outre le froment dont les deux tiers du globe ne connoissent pas l'usage, la masse de nos subsistances peut s'accroître d'une foule de plantes potagères, sur-tout de racines qui sont trop peu cultivées en France; à l'avantage de fournir de bons alimens, elles réunissent celui de produire abondamment & d'être moins exposées à l'intempérie des saisons.

En vous présentant un projet pour ranimer notre agriculture, j'ai énoncé quelques vérités de fait qui invoquent toute la sollicitude du législateur. Près du quart de notre territoire est inculte. Aux environs même de Paris, de vastes terrains sont en friche; on m'assure que la seule commune de Meudon en a près de cinq cents arpens (2). Sur la partie cultivée de notre territoire, il est un tiers à qui le système absurde des jachères défend annuellement de produire, & ce qui est mis en rapport est en général mal cultivé.

Il ne suffit pas d'autoriser les baux à long terme ; peut-être seroit-il à propos que le système des contributions foncières frappât plus sensiblement sur les baux à terme court , qui sont un des fléaux de notre agriculture. Cette brièveté empêche le fermier d'étendre ses combinaisons ; elle étouffe ses spéculations. Il n'est pas rare de voir des terres affermées qui, très-propres à la culture des arbres, en sont entièrement dé garnies, & d'autres dont les fossés se comblent au point de submerger les terrains adjacens, qui, au lieu de grain, produisent des exhalaisons pestifères.

Le fermier tentera-t-il de saigner ce marais, d'ameublir cette terre trop compacte, de dégager ce sol de pierres qui l'encombrent, de planter, de greffer, de faire des clôtures si nécessaires à la multiplication des bestiaux, de former des luzernières dont la récolte se prolonge pendant un laps de temps assez long, de porter des marnes, dont l'effet s'étend sur un grand nombre d'années ? Sa jouissance est trop bornée : il auroit travaillé pour un autre ; il se contente d'enlever à la hâte de faibles moissons sur un sol qui étoit ruiné quand il l'affirma, & qui sera ruiné quand il le quittera.

Un autre abus qui a lieu dans presque toute la France, c'est la défense de dénaturer les terres & d'échanger l'assolement. Sans doute le fermier porteroit au propriétaire un préjudice notable s'il arrachoit un bois ou une vigne pour y semer ; mais les clauses qui défendent d'intervertir l'assolement sont presque toujours meurtrières, & je pense que vous devez au plutôt les proscrire.

Les principales causes qui maintiennent le système détestable des jachères, sont les abus que je viens de dénoncer, & de plus, le cours des moissons en France. En variant ses travaux, l'homme diminue ses fatigues. Comme l'homme, la terre aime la diversité, elle reclame contre cette monotonie qui la condamne invariablement à porter

une année du froment ou du seigle, à laquelle succède une année en grains de printemps. Le sol fatigué de fournir des suc de même nature aux mêmes plantes, s'éffrite & se refuse à la continuité de cette culture, mais il n'en seroit pas de même si l'on varioit les cultures sur le même sol en y intercalant le tresse, la luzerne, le chou, la rabette, les pommes de terre, les navets, ces derniers ne tenant à la terre que par un filet tirent presque toute leur nourriture de l'atmosphère. Il est incontestable que le sol de la grande Bretagne est inférieur au nôtre, & cependant par chaque période de neuf ans, les Anglais gagnent sur nous au moins deux récoltes.

Je crois utile d'appeller votre attention sur un autre fait. Vers la fin du siècle dernier, en France & en Angleterre la proportion étoit à-peu-près la même entre les champs & les pâturages, c'est à-dire, entre les terres qui absorbent les engrais & celles qui les renouvellent; nous sommes restés au même état, tandis que les Anglois, sur l'étendue du sol en rapport, ont actuellement trois fois plus de pâturages que de terres en labour. Une de leurs maximes est qu'une livre de viande épargne plus de deux livres de pain; ils ont senti d'ailleurs l'immense avantage d'avoir en abondance les fumiers, les suifs, les cuirs & les laines.

Quand, à la barre du parlement britannique, Franklin déploya la dignité du peuple américain, entr'autres choses on lui demanda si les Américains pourroient se passer de laines anglaises? Assurément, dir-il, ils le pourront; tous se sont imposés la loi de ne pas manger d'agneaux. Législateurs, je livre ce fait à vos réflexions, nous n'avons plus guère d'élèves tant veaux qu'agneaux; il est nécessaire d'en arrêter la destruction; mais dites un mot à cette nation sublime, dont nous sommes les représentans, & je maintiens qu'une simple invitation vaudra un décret.

Permettez-moi de vous reproduire une idée déjà présentée à cette tribune ; c'est qu'il faut encore vaincre en agriculture ce peuple que nous avons vaincu par la pureté de nos principes républicains & par notre loyauté, ce peuple qui n'est plus qu'un troupeau avili sous le fouet de l'imbécile Georges & du scélérat Pitt, dont il nous doit les têtes, sous peine d'en être complice. Vos décrets ont brisé les liens féodaux qui enchaînoient l'agriculture & comprimoient ses efforts. L'acte de navigation, que votre sagesse a décrété, fait espérer à la France d'être bientôt le plus riche entrepôt de l'univers ; pour accélérer ce moment, il faut diriger & encourager les travaux du laboureur. Un jour, sans doute on vous présentera un travail approfondi sur les primes destinées à récompenser la quantité & la qualité, en joignant à l'indemnité pécuniaire le stimulant du patriotisme qui, chez les Français, sera plus que jamais le véhicule du beau & du bon.

Sans doute vous appliquerez encore les primes aux dessèchemens, aux défrichemens, à l'anéantissement des jachères ; quand vous ne parviendriez à mettre en rapport que vingt arpens de plus par commune, la somme totale seroit au moins de huit cent mille arpens, & comme deux arpens peuvent nourrir au moins trois individus, vous auriez acquis un accroissement de subsistances pour douze cent mille individus, c'est-à-dire, pour toutes les armées de la République.

Depuis le 9 mai 1792, vous avez acheté pour environ 55,000,000 de blé de l'étranger : si la moitié seulement de cette somme avoit eu pour objet d'encourager l'agriculture, la somme totale seroit restée en France, l'impulsion donnée à l'économie rurale se seroit prolongée sur les années à venir, & le bénéfice résultant pour la Nation eût été incalculable.

Je parcourrai successivement les diverses objections qui me sont parvenues contre le plan de maisons d'économie rurale que je vous ai présenté, dont l'objet est d'améliorer ce que nous avons, & d'obtenir ce que nous n'avons pas.

Vous proposez, m'a-t-on dit, d'acclimater chez nous des plantes & des cultures étrangères : mais notre sol a tout ; la nature a placé chez nous ce qui nous est nécessaire. Je commence par nier cette assertion : la nature, à la vérité, nous a donné un terroir fertile, & c'est à-peu-près tout. Le froment n'est pas originaire de nos contrées (3) ; graces aux Phocéens le fep est monté sur nos côteaux, mais la vigne est une étrangère naturalisée chez nous, ainsi que le pommier à cidre, le mûrier, l'ollivier, le cerisier, le figuier, l'abricotier, le maïs, la pomme de terre, en un mot, tout ce que nous avons de mieux, n'est pas indigène : ces deux dernières plantes qui possèdent la faculté productrice au plus haut degré, suffiroient seules pour décider la question tant débattue, si la découverte du Nouveau-Monde a été plus utile que funeste à l'Europe. Au risque d'être trivial, il est des vérités qu'il faut répéter ; le même sol qui donne 6 septiers de froment en donne jusqu'à 80 de pommes de terre, & attendu que l'effet nutritif de trois livres (4) de pommes de terre est au moins comme celui d'une livre de froment, il en résulte qu'il y a toujours prodigieusement à gagner à cette culture ; rappelez vous d'ailleurs que par la nature cette plante est plus à l'abri de la grêle & des autres accidens que les plantes céréales, & que, pour en faire usage, il ne faut pas de moulin. J'ajoute un fait que peut-être bien des gens ignorent ; c'est qu'avec des pommes de terre on a fait trois quintaux de biscuit de mer qui ont été expédiés en Amérique, puis réexpédiés en Europe. Ce biscuit est inattaquable par l'insecte, & quoiqu'il ait

onze ans de fabrication , il conserve encore ses qualités alimentaires.

Ces faits , répondent d'une manière péremptoire à ceux qui voudroient persuader que nous poursuivons des chimères en promettant dans l'agriculture & les arts , de nouvelles acquisitions , les seules conquêtes qui soient dignes d'un peuple libre.

Tout est beau , dit-on , par de-là le tropique ; de ces brillantes contrées sont arrivés chez-nous des végétaux qui déjà naturalisés , promettent les plus grands avantages , tels sont une espèce de riz qui ne veut pas de submersion , & conséquemment on n'objectera pas l'insalubrité des lieux destinés à sa culture.

L'Indigo réussit dans le midi de la France ainsi que le coton , dont un citoyen a recueilli jusqu'à 10 à 12 quintaux. Plusieurs variétés de cette dernière plante réussissent à Montpellier , donnent des gouffes énormes & un coton d'une blancheur éblouissante.

Quoique la Caroline méridionale soit à une latitude moindre que la nôtre , il n'est pas rare d'y voir de la glace de plus d'un pouce d'épaisseur , & cependant la canne à sucre y prospère. Il dépend de nous d'obtenir le même succès ; plusieurs individus ont également passé l'hiver à Montpellier en pleine terre & se sont élevés à six pieds.

Bientôt nous pourrons nous dispenser d'acheter chez l'étranger la rubarbe & la falsepareille.

Enfin j'apprends que l'arbusse à thé que j'avois cité comme supportant le climat de la Corse , est depuis cinq à six ans dans un jardin près de Montrouge , & qu'avec des soins pareils à ceux qu'exige le figuier , il se soutient en pleine terre.

Parmi les arbres que nous avons acclimatés , au lieu de ces tilleuls , dont les racines traçantes envahissent inutilement une grande surface , comment ne s'empresse-t-on pas de multiplier l'acacia qui déploie chez nous sa force

& sa beauté, & dont le bois seroit si utile pour le tour, le charronage & la vigne? en 1709 des échelas d'acacia d'environ deux pouces de diamètre furent employés pour consolider une haye au jardin national des plantes. Lorsqu'on les arracha, il y a sept à huit ans, ils étoient encore sains & entiers.

Je vous prie, citoyens, d'écouter un passage intéressant d'une lettre que m'écrit un homme que je ne connois que par ses ouvtages, mais qui a une réputation faite en agriculture, c'est l'auteur des *lettres d'un cultivateur américain*.

« C'est dans les États-Unis de l'Amérique Septentrionale où l'on peut voir, sous les couleurs les plus frappantes, la démonstration des vérités contenues dans votre rapport; c'est aux défrichemens, à la charrue, à la perfection des instrumens & des arts de première nécessité que ce beau pays doit ses mœurs & sa prospérité; prospérité qui, pour le temps de la première découverte de ce continent, surpasse tout ce qui s'étoit jamais vu auparavant, & offre l'objet de méditation le plus instructif; malgré les malheurs d'une guerre de sept ans, prix de la liberté & de l'indépendance, la population de ces États approche de cinq millions d'habitans, & leur exportation pour l'année 1792, de la somme de 122 millions tournois; tels sont les effets d'une agriculture éclairée, protégée, encouragée par la vraie liberté & la douce égalité. Quel sublime exemple! Sous combien d'autres rapports ce continent ne pourroit-il pas nous devenir utile?

Ne devons-nous pas nécessairement être les amis, les alliés de cette République naissante, nous sur-tout qui sommes aussi devenus libres & républicains. Leurs découvertes dans les arts de première nécessité. (qui le croiroit?) offrent plusieurs exemples instructifs. Leur continent

promet à notre agriculture beaucoup d'objets infiniment utiles. — Le fruit du citier, ce buisson si humble & si précieux qu'on voit depuis le New-Hampshire jusques dans les Carolines, répandu sur le territoire français, diminueroit singulièrement la consommation des suifs & même éclaireroit d'une manière bien plus douce & bien plus aromatique : (cette cire ne vaut que 14 à 16 sols la livre); au moyen de la greffe nous pourrions aisément nous procurer le chêne épineux (l'ébène de ces Etats) si précieux pour le charronage; les différentes espèces de hycoris, le plus durable & le plus élastique des bois, pourroient être également propagées en France; le cèdre rouge, si utile pour mille usages, croîtroit aussi bien sur nos montagnes que sur celles de l'Amérique Septentrionale. Le cèdre blanc, qui vient par-tout, & si précieux par sa durée, embelliroit les bords de nos marais; l'érable veiné, l'érable à sucre, qu'on trouve sous tant de climats, depuis la Nouvelle Écosse jusqu'aux plaines de Kentukey, procureroit aisément à la nation une grande partie du sucre qui lui est nécessaire; j'en parle avec d'autant plus de confiance, qu'au moyen des érables de ma plantation, j'ai fait pendant 20 ans tout le sucre dont ma famille faisoit usage ».

Sur cette lettre j'observerai que le Hycoris est déjà naturalisé dans divers jardins, & que le cèdre rouge l'est, dit-on; à Denainvilliers & ailleurs.

Non, la France ne connoît pas encore l'immensité des ressources que lui présentent & son sol & celui de ses colonies; on se complait dans la douce espérance de voir bientôt fleurir ce pays qui porte encore l'empreinte des crimes du gouvernement en 1763, cette Guyanne où la République possède plus de cent lieues de côtes, & peut s'avancer à 400 lieues dans l'intérieur du continent Américain, où toutes les cultures, toutes le

épices prospèrent, & d'où l'on pourroit, dit-on, tirer des bois de construction pour plusieurs marines, telles que la nôtre. (5)

Le sol de la France, dans sa partie méridionale sur-tout, attend qu'on lui confie les riches productions des autres parties du globe.

Je vous ai cité une foule d'expériences couronnées d'un plein succès. Elles prouvent que par des procédés simples & surs, on peut en France amener à maturité les productions des climats lointains, & recueillir les bienfaits de l'univers (6) : sans contredit le froment sera toujours la première de nos cultures, mais l'étendue & la richesse de notre sol en admettront une foule d'autres qui, en diminuant la dépense des importations, sont propres à varier nos jouissances. Ames sensibles, convenez que le sucre aura une faveur bien autrement exquise, lorsque recueilli par des mains libres sur le continent Français, il n'aura pas été arrosé par les sueurs & les larmes d'un esclave.

Je continue à discuter les argumens proposés contre mon plan. On m'objecte les dépenses des établissemens. A cela je réponds que vouloir vivifier l'agriculture sans avances, c'est prétendre récolter sur un champ qu'on n'a pas cultivé. Il y a parité parfaite dans ces deux exemples. Actuellement je fais le calcul suivant : Supposons que pour une maison d'économie rurale dans chaque département, la première mise dehors de chacune soit évaluée à 50,000 liv., le total est 4,300,000 liv. Mettons à 5000 liv. l'aperçu de la dépense annuelle dans chaque maison pendant 25 ans, il en résulte une somme de 10,750,000 liv., qui, jointe à celle de 4,300,000 liv., forme la somme totale de 15,050,000 l. Dans les maisons provenant des émigrés, vous trouverez facilement des locaux appropriés. L'arrachage des allées & des parcs, jettera des bois dans la consommation

en rendant à la culture des terrains stérilisés par l'insolence féodale.

Considérez que cette somme reste dans la République, que les produits présumés, ou plutôt sûrs, sont immenses; que le mouvement imprimé à l'agriculture se prolongera sans doute pendant des siècles; qu'après avoir couvert de richesses le sol français dans l'espace de 25 ans, & peut-être moins, (car dès la seconde ou troisième année on en verra les avantages), vous pourrez revendre à profit vos maisons d'économie rurale. Considérez ensuite que cette somme n'est guère que le quart de celle qui, depuis 18 mois, s'est écoulée chez l'étranger pour achat de subsistances qui ne peuvent satisfaire qu'au besoin présent, & prononcez sur l'objection des dépenses. Ce ne sont pas là les rêves calculés de la secte des économistes. Au lieu de *produits nets* nous aurons des *produits réels*.

A chacun de ces établissemens, il suffira de préposer un agriculteur instruit pour diriger quelques journaliers. Est-il donc raisonnable de crier que dans ce projet on ne voit rien que quatre-vingt-six places pour quatre-vingt-six intrigans, comme si cet inconvénient étoit non une chance à courir, mais un danger inévitable; comme si le patriotisme éclairé ne pouvoit écarter & déjouer l'intrigue. Avec de tels argumens on prouveroit qu'il ne faut pas donner de chefs à nos bataillons, qu'il ne faut pas établir d'écoles primaires, ni créer d'administrations, ni organiser un gouvernement, car enfin il y a là aussi les dangers de l'intrigue pour les places. J. J. Rousseau vouloit que la médecine vint seule & sans médecin, il faudroit de même que l'agriculture nous prodiguât ses bienfaits sans l'intervention d'agriculteurs.

Quand on veut réfuter un système, la bonne logique exige, ce me semble, qu'au lieu de s'accrocher à une branche collatérale, on l'attaque dans son ensemble & qu'ensuite on y substitue un mieux; mais, il faut le

dit franchement, nous en sommes encore à ce point, que souvent une idée saillante, enfant du bel esprit, est plus accueillie qu'une idée raisonnable; avec un mot on tue la chose; avec un mot on imprime aux vues les plus patriotiques le sceau du ridicule: on les présenteroit même au besoin dans une perspective odieuse.

Personne assurément n'a poussé l'absurdité jusqu'à prétendre que l'agriculture se compose de livres & de savans; mais quand j'entends dire que, pour être bon cultivateur, il suffit d'avoir des bras, qu'on me permette au moins d'y joindre une tête saine pour les diriger; car, comme le disoit Franklin, la tête fait plus que deux bras. C'est avec les axiômes de l'ignorance que l'on a condamné notre agriculture à n'être qu'une routine aveugle. Assurément on n'oseroit pas le débiter ni chez ce peuple ami qui, sur les bords américains, s'est élancé vers la liberté & le bonheur, ni chez ce peuple ennemi, dont les jardiniers & les laboureurs ont écrit tant d'ouvrages agronomiques. *Science, expérience & diligence*, telle doit être la devise de l'agriculture, au dire d'un homme qui, au commencement du siècle dernier, eût ressuscité la nôtre, si le gouvernement avoit secondé ses efforts; d'un homme dont la mémoire & les écrits doivent être chers aux Français, & qui, plus que ce poète flagorneur de la cour & des divinités régnantes, méritoit les honneurs du Panthéon; c'est Olivier de Serres (7). Oui, il seroit sublime le moment où les Représentans du peuple français porteroient en triomphe la statue d'un laboureur au Panthéon.

Quand j'ai fait observer que déjà une trentaine de départemens ont des jardins botaniques (8) qui peuvent entrer, comme élémens, dans le plan que je propose, ceux qui le combattent, prétendent que ces jardins forment exception, attendu qu'ils sont destinés aux plantes médicinales.

A cela j'oppose plusieurs réponses. La première, c'est

qu'il faut ou dispenser les citoyens des autres départemens d'être malades, ou convenir que les privilèges sont contraires à nos principes. Vous mettez quelque prix aux plantes médicinales. Et je vous demande si vous comptez pour rien celles qui s'adaptent à tous les autres moyens d'existence, les plantes alimentaires, tant céréales que légumineuses & oléagineuses, les plantes à teinture, à filature, à fourrage, les arbres fruitiers & forestiers.

C'est d'après ces considérations que quelques citoyens trouvent trop mesquine la demande de 10 à 20 arpens. Ils voudroient multiplier de vastes établissemens où l'économie rurale déploieroit toutes ses forces (9). Sur quoi j'observerai que, si l'on craint d'exagérer la dépense, quoiqu'elle soit toujours fort inférieure à ce qu'il en coûte depuis 18 mois pour l'importation des grains; & si l'on veut, dans la plupart des départemens, se borner aux affaires de culture des végétaux, 5 à 6 arpens pourroient suffire, à la rigueur, mais au moins, il seroit nécessaire d'avoir, sous divers climats de la République, 3 à 4 fermes où l'on embrasseroit tous les détails perfectionnés de la science agronomique, grange, grenier, buanderie, fournil, rucher, disposition de la basse cour, étable, engrais, laiterie, croislement des races d'animaux, éducation des vers à soie & sur-tout des bêtes à laine, &c.; cela peut se faire sans dégénérer en un luxe de trop grandes cultures, dont je me déclare l'ennemi; car elles sont un des ressorts du despotisme, elles sont attentatoires à la liberté du grand nombre d'individus qu'elles tiennent dans la dépendance d'un seul, & c'est, à mon avis, une des causes qui retardent l'explosion de l'Angleterre contre son infâme gouvernement. Je voudrois encore que tous les établissemens dont il s'agit, fussent placés de la manière la plus favorable pour la diffusion des plantes & des animaux, sans égard aux limites, afin de rompre tout esprit départemental.

Du plan que je propose résulte un autre avantage que je

n'avois pas mentionné. Nous voulons multiplier les prairies artificielles & les légumes. La plupart de ces plantes fournissent si abondamment de semence, qu'une livre de graine de choux à faucher a produit 644 livres de semence; & cependant telle est, jusqu'à présent, la langueur de nos cultures, que nous tirons la plus grande partie de ces semences d'Allemagne, d'Angleterre & de Hollande. Pourquoi ne pas nous affranchir de ce joug? Perfectionnons encore cette branche de l'économie rurale dans les établissemens proposés; consacrons une certaine étendue de terrain en porte-graines, afin de pouvoir en inonder, pour ainsi dire, le territoire français, & faire efficacement la guerre aux jachères, lorsqu'une foule d'habitans des ci-devant villes se rapprocheront de la nature, lorsque la paix rendra des milliers de bras à l'agriculture, & que tous iront sous le toit rustique, retrouver la bêche & chanter l'hymne du bonheur.

Ne me dites pas que pour aviver l'agriculture, il suffira de distribuer, tous les ans, dans chaque département, une somme consacrée à des encouragemens, le système des primes est certainement avantageux, mais il est insuffisant. Le particulier manque de correspondances & de facilité pour se procurer les graines, les plantes, les races d'animaux perfectionnées, les nouveaux instrumens aratoires; il n'y a guère que le gouvernement qui puisse d'une manière économique et sûre les obtenir & répandre les espèces inconnues, les procédés nouveaux, les cultures inusitées. D'ailleurs on ne peut trop répéter que le cultivateur dupe de fausses expériences craint de compromettre sa fortune par essais douteux & coûteux, il se défie des innovations, l'habitude enchaîne ses bras, il n'envisage dans l'avenir qu'une servile imitation du passé; l'intérêt, dit-on, éclaire; oui, quand lui même est éclairé; communément l'homme des champs fait non pas ce qu'on lui dit, mais ce qu'il voit. Il faut donc placer sous ses

yeux les moyens d'amélioration, les preuves de leur efficacité, & par les effets simultanés d'un plan vaste, profondément conçu & sagement exécuté, faire éclore l'abondance dans toutes les contrées de la République.

Des têtes révolutionnaires doivent tout voir & tout prévoir; je suis toujours surpris que vous n'avez pas encore établi un comité pour s'occuper de l'arithmétique politique, science si peu connue & dont les combinaisons sont si intimement liées à l'agriculture & au commerce qui sont les deux mamelles de l'état.

La tourmente qui agite l'Europe déplacera probablement quelques rapports entre les peuples, et donnera peut-être au commerce des directions nouvelles; je voudrais donc que d'après les faits acquis & les données que nous avons déjà sur cet objet, on calculât à l'avance dans ce comité les moyens de saisir l'apropos & les conjonctures, pour donner un jour plus de consistance à la prospérité de la République.

Citoyens, je vous ai développé, dans deux séances, mes vues sur l'amélioration de notre agriculture, par l'établissement de maisons d'économie rurale; je me hâterai de les abandonner si l'on m'en propose de meilleures, mais je demande de nouveau qu'on ne se borne pas à des critiques vagues qui n'attaquent pas un plan dans son ensemble & qui ne lui substituent rien. Prolongeons, s'il le faut, la discussion; mais qu'un ajournement ne soit pas indéfini, c'est-à-dire, infini, & que le renvoi d'une affaire à un comité n'aboutisse pas à l'inhumer dans ce comité: car il s'agit de l'art qui nous nourrit.

Quelle que soit la disparité des sentimens sur mon plan, nous sommes tous d'accord en un point, c'est que nous voulons faire fleurir l'agriculture; nos mesures à cet égard doivent être aussi promptes qu'énergiques; car, comme l'a dit un cultivateur très-éclairé, l'avenir fera bientôt le

temps présent. D'ailleurs, la tranquillité publique dépend des subsistances. La disette vraie ou factice fut toujours un levier entre les mains des conspirateurs, & c'est sur-tout avec le soc de la charrue qu'il faut briser leurs trames. Tant que nous serons inférieurs aux nations voisines, dans la reproduction des subsistances, nous serons nécessairement dans leur dépendance. Ayons un bon plan d'éducation, un bon plan d'agriculture, nous aurons tout, car malheur à tout peuple qui ne fonderoit pas sa puissance & son bonheur sur la culture de son sol & de sa raison.

N O T E S.

(1) Le septier est au décicade à peu près comme 9 à 8.

(2) Le grand arpent est à peu près la moitié de l'are.

(3) Quelques auteurs prétendent que le type original du froment est en Sibérie, d'autres en Sicile. Quoiqu'il en soit, il paroît constant qu'on ne le trouve pas parmi nos graminées indigènes.

(4) La livre est à peu près la moitié du grave.

(5) Rappelons, pour en inspirer l'horreur, les crimes des gouvernemens, qui en 1763, sous prétexte de peupler la Guyanne, y envoya 14 mille individus, sans leur préparer d'habitations, sans leur fournir ni instrumens, ni vêtemens, ni comestibles. Tous, ou presque tous, périrent de misère.

(6) Je regrette de ne pouvoir consigner ici une foule d'observations importantes que m'ont adressés les citoyens Agricol Billon, de Marseille, Basset, médecin à Nîmes, & Barot, créole de Cayenne, & député-sup. léant de cette colonie, sur la possibilité d'acclimater chez nous les plantes qui croissent entre les tropiques. Cependant, comme il faut parler à charge & à décharge, je dirai que le citoyen l'Archevêque-Thibaut, colon de Saint-Domingue, dans un mémoire très-instructif qu'il m'envoie, élève des doutes sur l'utilité politique qu'il y auroit d'acclimater chez nous le caffier.

Plusieurs pétitions ont été adressées aux Assemblées législative & conventionnelle, pour demander que des botanistes fussent envoyés dans les Indes Orientales, où ils recueilleroient & d'où ils transmettroient aux Colonies Françaises & à la métropole une foule de productions naturelles, qui sont susceptibles de s'y acclimater; tels sont le fameux bois d'aigle de la Cochinchine, le mallora des isles Nicobar, qu'on dit être la meilleure espèce d'arbre à pain, un insecte particulier de Madagascar qui donne une soye inconnue à l'Europe, &c. &c. Pour ce voyage, il faudroit non-seulement des botanistes dont les

soins se borneroient peut-être à former un herbier, mais encore des hommes versés dans toutes les parties de l'économie rurale, & qui étudiant tous les procédés agricoles & industriels des autres peuples, reviendroient enrichir leur patrie de leurs découvertes.

(7) Voyez son *Théâtre d'agriculture* qui, malgré les découvertes modernes, est encore un des plus précieux monumens de cette science. Cet auteur, qui a si bien mérité de sa patrie, a été omis par la plupart de nos biographes, tandis qu'ils recueilloient soigneusement les noms d'une foule d'écrivassiers qui avoient ennuyé, trompé ou scandalisé leurs contemporains.

(8) Dans les notes de mon premier mémoire, j'ai dit un mot du jardin botanique qui existoit à Blois dans le siècle dernier, & dont Morsson a imprimé la description, sous le titre d'*Hortus Blejensis*. J'ai parlé de ce qu'on y trouvoit encore en 1776. On me marque qu'il y reste actuellement deux vieux platanes, un arbre du bois de Sainte-Lucie, un érable & un alifier.

(9) Voyez un petit écrit, bien fait, par le citoyen Camille Teiffere, intitulé : Observations sur le projet d'établissement d'une métairie nationale dans chaque département.

Nota. Plusieurs collègues, dont j'estime le patriotisme & les talens, ont attaqué ce plan. Je desire qu'ils le discutent dans toutes ses parties : c'est là le moyen de faire jaillir la lumière & d'obtenir d'utiles résultats.



